

PLAIDOYER POUR LA VILLE

Sans chercher à faire de la littérature, il y a lieu de rappeler quelques évidences. En premier, la nature est peut-être notre mère nourricière, mais seulement grâce à une transformation humaine. L'agriculture n'est plus la cueillette; l'élevage n'est plus la chasse. Agriculture et élevage sont l'exploitation de richesses naturelles, mais une exploitation non spontanée, artificielle au niveau des moyens, produit du travail et de l'ingéniosité des paysans.

Rappelons aussi que la nature n'est pas accueillante, quoi qu'en puissent penser les touristes qui ne connaissent de la mer que la plage, de la montagne que ses chemins ombragés. N'évoquons pas le pôle Nord, ni le Sahara, ni la forêt amazonienne, ne parlons pas des "débordements de la nature", des "éléments déchainés", des volcans, des raz de marée, des typhons. Parlons de nos délicieux climats tempérés, de notre douce France.

Pense-t-on que notre chère Ile-de-France, au ciel lumineux que chantent les poètes, ait été accueillante à nos lointains ancêtres de la préhistoire, dès que la nuit venait, que la pluie tombait ou que l'hiver commençait? Pense-t-on qu'elle soit, au XXè siècle, accueillante à celui qui, par une nuit d'hiver, se trouve, pour une raison ou une autre, à l'écart de sa voiture ou d'un lieu habité? Comparée à l'agglomération la plus rustique, la campagne la plus tempérée est loin d'être un refuge quelconque, moral, psychologique ou matériel.

Même le banlieusard vivant dans le décor bétonné de son H.L.M. ressent parfois l'emprise de la nature hostile, qui, loin du centre des villes, n'a pas totalement desserré ses griffes: quelques degrés de moins de la température ambiante suffiront pour qu'il doive affronter le verglas pendant de nombreuses semaines, gratter chaque matin le givre qui recouvre sa voiture. Petits maux sans doute, mais qui créent, pour celui qui vit au centre d'une ville et celui qui vit à sa périphérie, un rapport différent avec l'environnement naturel, rapport qui n'est pas toujours, quoi qu'on en dise, à l'avantage du banlieusard.

Il est amusant de constater que le mot "ville" soit aussi souvent accolé à l'adjectif "inhumaine". Il y a, d'abord, contradiction dans les termes: rien n'est plus humain que la ville, puisque précisément, ce sont les villes qui ont été créées par les hommes pour s'abriter de la nature.

Dans l'esprit du citadin rousseauiste, le mythe de la nature se confond avec celui, tout aussi paradoxal, du mode de vie rural, sain, reposant, adapté au cycle naturel et aux saisons, garantie de longévité et de résistance au détraquement mental et à l'infarctus. Contresens évident: le citadin en dominique ou en vacances, projette généralement ses propres états d'âme sur le monde qui l'entoure et s'imagine que les toits de chaume abritent la paix du corps et de l'esprit.

BERNARD OUDIN